

LES LETTRES *françaises*

Les Lettres françaises du 1^{er} décembre 2007. Nouvelle série n° 43.

T H É Â T R E

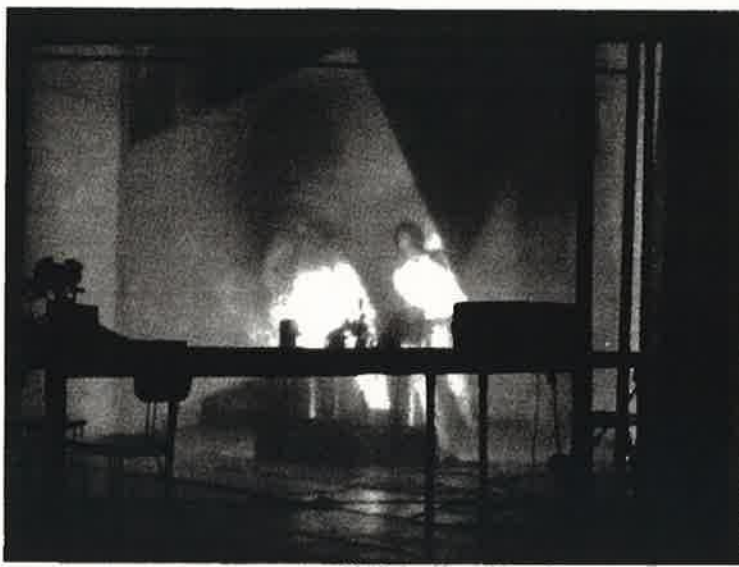
Les fulgurances du Théâtre du Radeau

Ricercar, le dernier spectacle de François Tanguy et du Théâtre du Radeau, s'est donné au festival *Mettre en scène* à Rennes – un compagnonnage de longue date – avant de partir en tournée et d'être accueilli au prochain Festival d'Avignon.

Le mérite premier des spectacles de François Tanguy est de rendre impossible tout commentaire et par-delà toute exégèse. Voilà qui satisfera sans doute Jean-Pierre Siméon qui, dans son bref et salutaire essai, *Quel théâtre pour aujourd'hui ?* (1), sur lequel nous reviendrons, s'évertue à pourfendre cette maladie toute contemporaine de la glose concernant la moindre représentation théâtrale, prônant en revanche un retour au sensible et à la notion de plaisir.

Si les spectacles de François Tanguy échappent à toute exégèse, et son dernier opus, *Ricercar*, plus que jamais, c'est d'abord parce qu'ils se donnent au présent de l'indicatif, un présent qui ramène néanmoins tout notre passé, tout notre vécu – et en cela ils nous touchent de plein fouet –, un présent qui s'exprime dans toute son absolue densité. Le travail de Tanguy et de son équipe du Radeau ne tend pas à une représentation quelconque, pas plus qu'il ne cherche à être dans l'illustration d'une éventuelle fable ou d'un discours préétabli, il demeure dans l'ordre de la présentation, de la chose en train de vivre et de se constituer, sans intention préalable. Jamais appellation de spectacle vivant n'aura été mieux adaptée. On aura bien sûr compris que nous ouvrons – car du coup le spectateur est éminemment sollicité, non plus voyeur passif devant le déroulement d'une pièce – dans l'ordre de la temporalité. C'est de la chair (de la viande, dirait Guyotat) qui est au travail ici, dans son activité de vie et de mort.

On aura également compris l'une des raisons pour lesquelles François Tanguy poursuit et creuse désormais, de spectacle en spectacle, de proposition en proposition, avec une rare persévérance, la même matière volontairement placée sous le signe du thème musical. Comme un peintre qui, sur la même toile, s'acharnerait, couche après couche, à travailler les mêmes motifs, à préciser les contours de ces motifs autrefois esquissés, maintenant précisés. Mais c'est bien vers la thématique (la métaphore) musicale que le Théâtre du Radeau entend nous mener. Les titres de ses spectacles nous y invitent : *Choral* (1994), *Orphéon* (1998), *Cantates* (2001), *Coda* (2004), aujourd'hui *Ricercar* qui désigne une pièce instrumentale libre en style d'imitation, et qui renvoie par extension au terme de recherche. Il n'est pas jusqu'au *Chant du bouc* (1991) qui nous rappelait que l'origine du théâtre en Occident était à chercher du côté de la musique, le Radeau s'engageant ensuite délibérément sur cette voie qu'il venait de désigner. Et effectivement la composition même de ses spectacles ressortit à une composition musicale savante avec ses points, ses contrepoints, ses figures, son entrelacs de thèmes, ses tempi divers et variés... Rien d'éton-



Ricercar.

nant non plus si, pour poursuivre le même mouvement de recherche, les derniers spectacles du Radeau se déroulent désormais dans le même cadre, soit une tente abritant toujours le même espace scénique savamment organisé dans son rapport au public, à la fois de plain-pied et loin de l'espace de jeu. À l'intérieur de cet espace de jeu se meuvent d'autres cadres manipulés par les acteurs ou les servants de l'œuvre, car tout sur le plateau est toujours en perpétuelle mouvance, en perpétuel décalage d'avec un point fixe – le regard du spectateur est sans cesse déplacé –, et avec le même brio-à-brac d'accessoires lui aussi savamment organisé : longues tables de réfectoire qui serviront de tréteaux sur lesquels seront parfois données des scènes de théâtre, chaises, objets entassés, lampes renversées ou simplement posées de guingois... Dans la longue perspective avec ses différents niveaux de profondeur attirant l'œil du spectateur jusqu'à son point d'invisibilité, tout semble étrangement posé de travers, comme penché. Au point que l'on finirait presque par croire que c'est notre esprit qui vacille...

La métaphore musicale va de soi, je le répète, elle est encore affirmée par la manière dont l'ensemble des textes, toujours volontairement plus ou moins audibles, dans des variations acoustiques et lumineuses sensibles, est émis. Les voix se perdent ainsi dans un murmure chanté, enchanté, ou sont recouvertes par une intensité sonore assourdissante, variations de sons qui sont celles-là mêmes que nous subissons dans nos rêves et qui nais-

sent sans doute de la soudaine friction entre le réel et l'imaginaire.

L'habileté de François Tanguy, et c'est en cela qu'il mérite le qualificatif d'artiste, au sens plein du terme, consiste à nous plonger dans un autre espace-temps dont il est, avec *Ricercar* tout particulièrement, le maître absolu. Metteur en scène, scénographe, créateur lumières et sonore (avec Marek Havlicek), il convoque comme toujours une multitude d'écrivains et de musiciens, de Carlo Emilio Gadda (*L'affreux passé de la rue des Merles ne pouvait lui échapper*) à Georg Büchner en passant par Dante (comme toujours et plus que jamais), Lucrèce ou Giacomo Leopardi, de Dimitri Shostakovitch à György Kurtag en passant par Alban Berg ou Luciano Berio. Ces extraits d'œuvres multiples, il se plaît à les entrecroiser, les coudre ensemble ou les mettre en opposition ; c'est effectivement le... *Ricercar*. Porté à son point de maturité, avec de purs moments de fulgurance poétique, avec ces tableaux imprégnant définitivement notre esprit, comme – et pour ne prendre qu'un seul exemple – ces trois hommes assis, en début de spectacle, que l'on voit de dos, chapeau vissé sur le crâne, dans la pénombre, eux-mêmes assistant à une scène de théâtre dans le lointain entre deux femmes costumées, jouant sur une table convertie en tréteau, avant d'intervenir brusquement et de revenir s'asseoir. Une composition à la Magritte, d'où l'humour comme chez Kafka, lui aussi et comme toujours cité, n'est pas absent. Au lointain les deux figures féminines ont lancé leur texte : « J'avais vu dans son sommeil, ou bien rêvé... que diable avait-il donc été capable de rêver... un rêve étrange... ». L'amorce avec Gadda, ou les premiers clés du spectacle...

François Tanguy est l'architecte de nos (ses) rêves les plus fous. C'est une sorte d'inventaire de toutes les langues, de tous les sons, de tous les silences aussi – doux crépitements du défillement d'une pellicule qui enregistrerait nos faits et gestes –, de tous les genres théâtraux qu'il ent reprend, allant à chaque fois, un peu plus loin avant, avec son équipe, Frode Bjornstad, Laurence Chable, deux complices de toujours, Fosco Corliano, Claudie Druet, Katia Grange, Jean Rochereau et Boris Sirdex. Ses fulgurances nous plongent au plus profond de notre conscience. C'est après tout ce que l'on est en droit d'exiger de l'acte poétique.

Jean-Pierre Han

(1) Jean-Pierre Siméon : *Quel théâtre pour aujourd'hui ? Les Solitaires intempestifs* 96 pages, 12 euros.